

Rapport de M. Thomas HEINTZ, 4<sup>ème</sup> secrétaire

16<sup>ème</sup> séance du Concours, le 5 mai 2010

Sujets : *Faut-il sortir de l'innocence ? / L'ordre d'aujourd'hui est-il le désordre de demain ?*

En frapper un

pour ébranler leurs certitudes.

En frapper un

pour leur signifier bien clairement que nous ne voulons plus d'eux,

eux qui se compromettent depuis 30 ans,

protègent les mafieux et utilisent ce qu'il reste de fascistes pour faire taire les aspirations du peuple.

En frapper un

pour leur dire combien nous vomissons leur gouvernement, leur parlement, leur patronat, leur police, leur justice, et surtout

leur sainte église catholique, machine à étouffer les consciences et abêtir les masses.

En frapper un

pour qu'ils entendent la souffrance de ceux du sud qui remplissent les usines du nord où ils sont traités comme des demi-hommes.

Pour qu'ils sachent que nous n'acceptons pas d'être les auxiliaires de l'empire américain et que l'on chie sur son modèle avilissant.

Pour leur dire : « *Profiteurs du monde entier, unissez-vous ! le vent tourne !* »

En frapper un

pour venger nos camarades emprisonnés, bastonnés, défenestrés, exécutés,

pour honorer la mémoire de nos pères, partisans, qui se sont battu et sont morts pour la liberté dont cet Etat nous prive.

En frapper un

pour décréter un printemps définitif puisque le droit de vivre ne se mendie pas, il se prend.

Pour qu'enfin ils comprennent.

**En frapper un pour en éduquer cent.**

Colpirne uno per educarne cento.

Avec l'innocence de ceux qui pensent pouvoir changer le monde, voilà le slogan que proclament les brigades rouges :

Colpirne uno per educarne cento.

Colpirne uno per educarne cento.

Face à eux, 30 années d'un pouvoir immuable.

30 ans qu'ils sont là.

Toujours les mêmes.

Toujours en place.

Pas dans le même ordre bien sûr.

Ils savent orchestrer ce jeu de chaises musicales qui occupe le journaliste, fait tourner les rotatives et distrait le bon peuple.

Avec l'appui des Etats-Unis et du Vatican, la démocratie chrétienne dirige sans partage le gouvernement depuis 1947.

Elle régente les grandes holdings privées et les administrations publiques.

Grâce à un système de clientélisme et de corruption à grande échelle, dont elle sait faire bénéficier les autres partis, elle contrôle chaque strate de la société italienne.

Elle pratique également une curieuse laïcité qui transforme le prêche en discours politique durant les campagnes électorales.

A la tête du gouvernement, un petit homme à la voix monocorde, représentant de l'aile droite du parti, chantre de la lutte contre les communistes et du maintien de l'ordre moral.

Ministre dans 21 gouvernements depuis l'établissement de la République, Giulio Andreotti vient, au début de cette année 1978, d'être nommé pour la 5ème fois président du conseil.

Depuis deux mois, il essaye de former un gouvernement.

La quadrature du cercle pour qui refuse obstinément toute alliance avec les communistes, seconde force politique du pays.

Mais l'Italie s'agite de convulsions.

Manifestations étudiantes virant en bataille rangée avec l'extrême-droite.

Grèves et occupations d'usines violemment réprimées par la police.

Attentats sanglants à l'origine mystérieuse dont on se demande déjà si les réels commanditaires ne sont pas liés au pouvoir.

Au début de l'année 1977, un sondage sur les opinions de la jeunesse, publié par la Repubblica, posait la question suivante : en quelle personne ou institution avez vous confiance?

« La mamma » arrivait naturellement en tête des réponses.

Le gouvernement, en dernière place, obtenait 0,5 % des suffrages.

Les brigades rouges y voyaient un signe.

Ils devaient précipiter le changement.

Il était temps de libérer cette foudre amoncelée dans leur poitrine.

En frapper un, maintenant.

En frapper un pour en éduquer cent.

Colpirne uno per educarne cento.

Et ils ont choisi celui-là.

Le moins imparfait d'entre tous.

Le plus tolérant.

Le seul ouvert au dialogue.

Ce matin du joli mois de mai 1978,

Aldo est à l'arrière de la 4 L.

Souriant comme sourirait un enfant malade, il fait un somme.

Aldo la classe.

Chef des progressistes de la démocratie chrétienne, il est le rival d'Andreotti.

Convaincu que l'hégémonie de son parti pervertit le régime, il discute depuis deux ans déjà avec les communistes de Berlinguer qui n'ont jamais fait partie d'aucun gouvernement.

Quelques semaines auparavant, ils ont finalisé ensemble les termes du compromis historique qui doit faire entrer le régime dans une nouvelle aire.

Contre l'avis de nombre de ses amis,

en dépit des menaces de Kissinger qui lui répète que les Etats-Unis n'accepteront jamais la présence d'un seul bolcho au gouvernement,

malgré la réprobation du Pape et les manigances de l'aile droite du parti,

Aldo Moro est décidé à s'allier avec les rouges.

Et c'est pourtant lui qu'ils choisissent.

Pendant ses 55 jours de captivité, l'Etat va faire mine de s'agiter aux quatre coins du pays pour le retrouver.

Lui, cloîtré dans un petit réduit de la via Gradoli, tout près du centre de Rome, va se servir de la seule arme qui lui reste pour inverser le cours des choses.

Sa plume.

Il va écrire à ses amis, aux Partis, au Pape, aux syndicats, et même à ses ennemis intimes.

Ses geôliers acceptent de transmettre les lettres après les avoir dactylographiées.

95 en tout dans lesquelles il exhorte tout ce que son pays compte de responsables de 1<sup>er</sup> plan à négocier avec les brigadistes.

Andreotti, qui a été destinataire de l'une d'elles, affirme qu'un vrai homme d'Etat n'aurait pu écrire cela. Il sous-entend que son rival n'en est pas l'auteur intellectuel.

Moro y justifie pourtant les positions qui ont toujours été les siennes, s'appuyant sur les valeurs de dialogue et d'humanisme qu'il a toujours prônées.

Jamais il ne se renie.

Toujours il reste digne.

Jusqu'au bout, avec une innocence fervente qui confine à la naïveté, il écrit.

Mais le temps passe.

Les autorités refusent toute négociation.

Et les brigades rouges se retrouvent prises à leur propre piège.

Moro est devenu aussi encombrant que le corps de Polynice.

Après lui avoir laissé écrire une dernière fois à sa femme, les brigadistes le laissent dans le coffre d'une 4 L rouge, garée via Caetani, à équidistance de la Piazza del Gesù, siège de la démocratie chrétienne, et de la via delle Botteghe oscure, siège du parti communiste.

*« Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;*

*Il dort, la main sur sa poitrine, tranquille.*

*Il a deux trous rouges au côté droit ».*

Les brigades rouges ont plongé Aldo Moro dans une innocence éternelle en même temps qu'ils en sont définitivement sortis.

En l'exécutant, ils sont devenus les alliés objectifs du pouvoir en place.

Ils se sont condamnés.

« *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que creuser leur tombeau* » disait Saint-Just.

Andreotti et les hiérarques de la démocratie chrétienne, eux, ne sont pas mécontents.

De l'innocence, ils n'ont que faire.

On ne gouverne pas innocemment.

Ils pensent être débarrassés du compromis historique, qui restera une chimère, et des brigades rouges, qui sont allées trop loin.

Ils pensent avoir maintenu l'ordre, sauvé le régime et renforcé le parti.

Et pourtant.

10 ans plus tard, ce même régime, hégémonique et vieillissant, qui aura refusé toute respiration sociale, toute évolution, tout renouvellement profond, sera balayé en quelques mois.

A lui, se substituera un désordre inattendu.

Pas celui dont rêvaient les brigades rouges.

Pas le grand soir.

Un désordre plus sournois mais pas nécessairement moins amer pour les vieux démocrates chrétiens.

Celui du Barnum Berlusconi.

Tourbillon judiciaire permanent.

Affaires de prostituées, de mineures corrompues.

Et la télévision à tous les étages.

L'Italie est devenue un cirque dont on ne sait s'il faut rire ou pleurer.

Il est des retours de bâtons qui ne viennent pas d'où on les attend.

Dans une de ses dernières lettres au dirigeant de son parti, Aldo Moro disait :

*« Si vous n'intervenez pas, mon sang retombera sur vous ».*

Paroles prophétiques.

Dix ans plus tard, la démocratie chrétienne avait disparu.